

SERRABONE. CHAPITEAU. XII[e] SIÈCLE

rôle joué par la route dans la transmission de l'œuvre d'art ; or, il est ici prédominant ; et la route porte le grand nom de Voie domitienne, cette voie, qui, reliant Rome et Byzance — et par elles l'Orient — à l'Espagne chrétienne ou musulmane — soit encore à l'Orient —, laisse passer et refluer tous les grands courants de civilisation et d'art. Un lieu de passage — privilégié —, une route — l'une des routes maîtresses du monde —, n'est-ce point là en somme la meilleure définition que l'on puisse donner du Roussillon ?

Pour nous en tenir à l'âge roman, objet de notre étude, il serait superflu d'insister sur cet aspect international de l'art, autant dire sur son caractère religieux. L'Eglise est alors la seule animatrice de tout art comme de toute science. Or, l'Eglise, en ce petit diocèse d'Elne surtout, dont l'évêque n'est qu'un assez mince seigneur, c'est le grand ordre de Saint Benoît qui l'incarne. Nous allons voir de quelle façon il s'est ici acquitté de sa tâche.

Le prodigieux ensemble que constituent la tribune et le cloître de Serrabone ne peut avoir été conçu et encore moins réalisé pour l'humble église d'un petit prieuré sans histoire. La construction incohérente de la tribune, montée sur les fallacieuses croisées d'ogives qui firent trébucher l'un de nos plus éminents archéologues ; l'addition d'une arcature parasitaire à la fenêtre du chœur, de deux voussures de marbre à l'archivolte d'une porte toute basse et simplette ; la galerie trop fastueuse dont se pare un rudiment de cloître qui semble confondu de pareil retour de fortune ; l'amas de fragments en surnombre gisant à même le sol de la nef ou aménagés dans un pré voisin, pour le décor d'une fontaine, par les Architectes des Monuments Historiques sans doute soucieux de relever d'un subtil bouquet d'art l'aimable désinvolture des pique-nique ; l'éclat de tant de marbres tranchant sur l'indigence des dalles de schiste à quoi se réduit l'appareil, et cette patine aussi, d'ivoire et d'or, qui n'a pu leur venir que des rudes coups de soleil du Conflent; l'exceptionnelle qualité enfin des frises, des chapiteaux et, davantage encore, de ces étonnants bas-reliefs dignes d'un ciseau attique : tout concourt à témoigner d'un remploi dont il est curieux que personne, à ma connaissance, ne se soit encore avisé.

Comment d'ailleurs admettre qu'un aussi modeste prieuré ait pu faire les frais d'un chantier capable de produire tous les chefs-d'œuvre ici accumulés ou, comme nous le verrons, disséminés un peu partout ailleurs, mais de même origine ? Seule pouvait s'offrir un tel luxe une abbaye bénédictine du rang d'un Saint-Pierre de Moissac, d'un Saint-Sernin de Toulouse, d'une Sainte-Foy de Conques, d'un Saint-Benoît-sur-Loire... Or cette abbaye, nous l'avons à quinze kilomètres à peine de Serrabone, au pied du Canigou. Rivale roussillonnaise du Ripoll catalan — panthéon des grands feudataires de la Marche d'Espagne —, elle porte un nom également glorieux : Saint-Michel de Cuxa.